

Emma Thiery, 37 ans, pierceuse à Paris depuis 1995. De ses années de dérive punk, elle a gardé une myriade de tatouages et quelques trous, symboles de ses vies multiples.

Ci-contre, une fugueuse jamais réclamée. Barrée de chez elle à 15 ans. Dans le pli de son bras droit sont tatoués un verbe mal accordé et son complément: «A brûler sa maison» («Ce qui veut dire faire les choses par soi-même»). Le message s'accompagne d'un doute: «J'arrive pas à savoir si le fait d'être marquée est lié à l'enfance.» Elle sait que la pointe encore chaude des mauvais souvenirs lui a inoculé l'envie d'être visible. Mais elle sent, les années et les expériences passant, dans son corps troué et gravé, que la plainte s'éloigne et que l'identité s'installe.

Elle s'appelle Emma Thiery. On dit Emma, parce qu'elle est une pointure dans son secteur, le piercing. Elle se fit connaître à Paris, voilà dix ans, dans une boutique ouverte avec un copain, derrière la place de la République à Paris. L'entrée était sombre, les murs suintaient l'underground. Au premier étage, la pièce d'Emma était blanche, carrelée. Décorée de schémas médicaux et de photos de chair transpercée. Assise devant ses aiguilles stériles, tel un dentiste parmi ses fraises, elle se racontait un peu, pétillante et chaleureuse, expliquait ses gestes avant la brûlure de sa pointe. Elle n'avait rien d'une prêtresse malgré ses narines, ses seins, ses oreilles, son nombril, son sexe et sa langue percés. «Cen'est pas une mutilation. Je n'aime pas avoir mal. J'avais envie de bijoux.» Elle parlait alors d'un guide à écrire avec les médecins du département des maladies infectieuses à l'hôpital Rothschild, tandis que son associé faisait des performances et des spectacles de suspension. Quelque chose en elle, grande blonde dans sa pièce blanche, tranquillisait, comme si depuis cet univers qui aime les murs sombres elle gardait une fenêtre ouverte, un réflexe de fugueuse. «J'ai toujours eu peur d'être un cliché.»

Depuis, ledit copain est parti avec la caisse, le guide du piercing est sorti, Emma a repris le travail rue Greneta, parmi les rues semi-piétonnes du 1^{er} arrondissement, où l'on salue volontiers la femme dessinée. Elle est accompagnée d'un chien court sur pattes, il s'appelle Jean Crapi. Comme un homme. Au cas où. «Je n'ai jamais été célibataire. Je ne supporterais pas, je préfère être mal accompagnée que seule.» Elle prépare son déménagement pour une boutique à Neuilly, nid de la bourgeoise encore boutonée. «J'ai super envie de ça. Se faire accepter, ne pas laisser le choix aux gens.» Elle n'a plus qu'un brillant au-dessus de la lèvre, et deux lobes creusés par une boule noire de quatre centimètres de diamètre. Le reste, elle l'a retiré. Elle est tatouée. Traits et trous sont désormais visibles. Elle a choisi l'indélébile.

Son corps donne des envies d'inventaire. Entre les deux seins, il est écrit «Glamort». Ses deux avant-bras sont tout noirs: «Je suis trop marquée pour retirer quoi que ce soit, c'est une manière de ne pas revenir en arrière.» Des hirondelles déploient leurs ailes sur ses jambes. «Remède» est écrit sur le poignet gauche, «Poison» sur le droit. Un «Pourquoi» et un «Parce que» se promènent sur le haut du bras. «Le tatouage a pris de la place, mais en même temps il est devenu plus drôle et moins important. Je peux inscrire des choses qui ne correspondent qu'à un moment. Ne pas se prendre au sérieux, ne plus rien avoir à prouver, faire les choses légèrement sans



Piquée au vif

chercher à tout expliquer.» Dans son dos, elle a effacé une tête de mort, sombre gravure des débuts.

Ce qu'il y a de plus neuf et de plus singulier sur elle, c'est la robe. Décolletée, fines bretelles, près du corps, des bas couleur chair, des talons hauts. Elle s'habille en fille, et c'est nouveau, à 37 ans. «Je n'ai aucun rapport à mon corps. Je ne sais pas si je suis jolie ou pas. Mais ma personne, c'est être de plus en plus marquée et de plus en plus dans l'esthétique d'une femme.» Le bas couleur chair qui laisse voir le vol des hirondelles sur ses mollets est comme une synthèse, une superposition de styles et de vies. Sa première vie, celle qu'elle a fuie, commence à Nice. Le père est restaurateur. La mère d'un genre autodidacte. L'enfant comprend vite qu'elle n'est qu'un hasard non désiré mais non avorté, parce qu'on le lui dit, tout simplement. Les parents divorcent quand elle a 5 ans. La mère part avec sa fille dans le Gers, elle élève des chèvres, étudie les médecines parallèles et devient acupuncteur. «De l'extérieur, elle était hippie. Mais, sous couvert de gens biens, ma famille, c'étaient des bons réacs. Mes valeurs ne viennent que de moi.»

La deuxième vie se raconte comme une succession d'abris. L'étage d'une maison où l'installe une amie qui l'assure que personne ne la trouvera là, puis que la mère de celle-ci atteinte de sclérose en plaques ne peut plus monter l'escalier. «Je tour-

Emma Thiery en 4 dates

- Février 1968**
Naissance à Nice.
- 1983**
Fugue sans retour.
- 1985**
Premier piercing à Amsterdam.
- 1995**
Ouverture de sa boutique parisienne, Tribal Act.

nais en rond là-haut, alors un jour je suis descendue, nous avons fait connaissance, ça s'est très bien passé. Elle était une patiente de ma mère, elle ne lui a rien dit.» La drogue, qui lui tend son piège, elle a 16 ans. «Je rencontre l'héro tout de suite. L'héro, c'est ta deuxième maman, c'est doux, c'est le cocon que tu n'as pas eu.» La culture punk, qui l'habille, lui fait pousser l'iroquois sur la tête, lui tatoue sur la jambe le logo d'un groupe de musique industrielle. Il y a ainsi des villes, des rencontres, des excès. Le premier trou dans la langue est fait à Amsterdam. Le cartilage de l'oreille, puis le bout des seins (le plus douloureux des piercings), ça se passe à Bordeaux. Là, il y a aussi Stéphane, amoureux devenu meilleur ami, un bac obtenu en candidate libre, une maîtrise de communication, un poste de prof d'éducation socioculturelle qui l'obligeait à lâcher ses cheveux sur son crâne rasé et tatoué. «J'ai pu tomber dans des extrêmes mais je ne me suis jamais perdue.» Elle connaît les théories, les gourous du piercing. «C'est souvent sectaire, des vieux babs qui me rappellent ma mère.» Emma n'est pas fille qu'on enferme. De chez elle, aujourd'hui, elle dit que c'est «une maison de curiosités», comme son corps, comme sa vie. «Je prends partout ce qui me correspond.» Elle y empile ses

livres: Bataille, Céline, Jarry, Sade, Annie Lebrun. «Je collectionne aussi tout ce qui concerne Molinier.» Pierre Molinier, peintre, photographe, fétichiste de la jambe et du talon aiguille, se tira une balle de colt 44 dans la tête en 1976, allongé sur son lit devant un miroir. On trouva une lettre: «Je, soussigné, déclare me donner volontairement la mort, et j'emmerde tous les connards qui m'ont fait chier dans toute ma putain de vie. En foi de quoi, je signe. P. Molinier.» Emma n'a jamais pensé mourir. Seule, elle s'est incrustée de brillants et de balises. Elle a tenté le sadomasochisme:

«J'ai pu tomber dans des extrêmes mais je ne me suis jamais perdue.»

«C'est un monde en vase clos.» Elle est une invitée des nuits parisiennes et

des boîtes échangistes: «J'y vais sans participation, c'est hyperpathétique, un milieu très machiste où la femme ne décide jamais.» Comme les trous rebouchés de ses anciens piercings, les voies de l'underground s'assombrissent.

Elle se voudrait héroïne d'un film de David Lynch. Elle voudrait rencontrer un homme qui a des enfants «parce qu'elle aime les enfants, mais ne [voit] pas l'intérêt d'en faire». Un jour, elle avala le joyau mal rivé sur sa langue. Elle a maintenant la bouche pleine de mots, tatoués de son existence. ◀